

## ON S'ABONNE,

A LYON : rue de la Préfecture, n. 6, où les lettres et l'argent doivent être adressés francs de port.

Chez M. Baron, libraire, rue Clermont, et M. Chambet fils, libraire, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18, et chez tous les directeurs des postes.



Si je pique, j'attache.

**B. BERNOC & C<sup>o</sup>**



**Journal Industriel, Littéraire et des Théâtres.**

## PRIX DE L'ABONNEMENT

Payable d'avance.

Pour 3 mois, 6 fr.; pour 6 mois, 11 fr.; pour l'année, 20 fr.

Pour les départemens, 1 fr. de plus par trimestre.

Ce Journal paraît le jeudi et le dimanche.

Le prix d'insertion d'annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.

**LA MONTRE DE BERNOC. (suite et fin.)**

Cette montre était d'une forme singulière; sa boîte beaucoup plus plate qu'on ne les faisait alors ressemblait assez à une élégante Bréguet; sur le cadran en émail noir, se dessinait le chiffre de chaque heure en caractères de feu, dont le scintillement semblait un mouvement continu; un serpent d'or ciselé, retenu au centre par un écrou de rubis, remplaçait les deux aiguilles, et une double flèche d'argent mat servait à indiquer la date du mois et le jour de la semaine. L'artiste fit d'abord peu d'attention à ces détails qui témoignaient plutôt de l'habileté de l'orfèvre que du talent de l'horloger, et en présence même de Kérolé, il ouvrit la boîte pour examiner le mécanisme. A peine eut-il enlevé la goupille qui retenait le mouvement, qu'une vingtaine de petites boules s'échappèrent subitement et roulèrent sur son établi : un second éclat de rire du moine vint confondre Bernoc tout saisi de voir la montre ainsi disloquée. — Vraiment, mon père, voilà de singuliers rouages, je n'en ai point encore vu de semblables, et je ne sais comment je parviendrai à les réunir. — Oh ! rien de plus facile, mon frère; — et Kérolé prenant une pince dentelée, saisit chacune des petites boules et les replaça entre les deux cercles d'où elles s'étaient échappées. Bernoc était stupéfait; aucun engrenage, aucun ressort ne paraissait; les petites boules semblaient marcher sous l'influence d'un frottement régulier et continu;

l'horloger était comme en contemplation devant ce chef-d'œuvre, et lorsqu'il se retourna pour adresser la parole au moine, celui-ci avait disparu.

Bernoc resté seul, examina avec plus d'attention encore cet ouvrage extraordinaire; il remarqua bien la place occupée par chacune des petites boules, et lorsqu'il se crut assuré de pouvoir les replacer, il chercha à les démonter, y parvint aisément; et sans peine ensuite, il les réintégra dans leur ordre et dans leurs rapports entre elles : tout fier alors, il conçut le projet de faire son horloge sur ce modèle; tourmenté de ce désir frénétique, il détruisit en un instant tout l'ouvrage qu'il avait déjà fait; comme il finissait, un troisième éclat de rire, plus accentué et plus ironique que les deux premiers, vint le faire tressaillir; c'était le moine arrêté sur la porte de son atelier : — Courage, mon frère ! vous préparez donc une nouvelle besogne ? — Oui, mon père, j'ai reconnu toute mon infériorité en examinant votre montre; je vous supplie de me la confier pour six mois, je veux faire l'horloge du couvent sur ce modèle. — Je vous la prête pour trente ans, mon frère, répondit le moine; après ce délai elle sera vôtre si vous m'en présentez une semblable de votre travail, mais si vous n'avez pas réussi, vous serez à moi. — A vous, comment ! je me ferai moine ? dit en riant Bernoc. — Oui, moine comme moi, reprit Kérolé en tendant la main à l'artiste. — Voilà qui est convenu, s'écria l'horloger, et il laissa tomber sa main dans celle du moine qui l'étreignit en faisant bruir les vitres sous un ricanement prolongé; Bernoc ef-

frayé retira sa main sur laquelle étaient empreints les cinq doigts de Kérolé.

Le moine sortit laissant l'artiste sous le poids des émotions les plus douloureuses, sans qu'il pût parfaitement s'en rendre compte. L'amour de son art eut bientôt chassé ses sombres idées; il se mit à l'ouvrage, ayant sous les yeux le modèle laissé par Kérolé. Six mois s'écoulèrent encore au couvent sans que Bernoc eût rien fait de positif, tout était tentatives sans résultat; l'horloger croyait toujours faire juste, mais lorsqu'il fallait réunir et coordonner, tout était disparate, et alors ne pouvant deviner d'où provenait le vice, il recommençait tout encore. Le moine qui seul aurait pu le conseiller et l'aider, avait quitté subitement le couvent, treize jours après lui avoir remis sa montre, ne lui laissant pour adieu et pour souvenir, que ces mots gravés sur une plaque de cuivre : *Au revoir, le 13 mars 1755.*

Le supérieur des cordeliers voyant que Bernoc perdait son temps en essais inutiles, le remercia et s'adressa à un autre horloger. Cet échec fit le plus grand tort à sa réputation, et lorsqu'il rentra chez lui, son nom avait déjà perdu de son crédit : confiant dans son courage et dans sa persévérance, il espérait tout réparer lorsqu'il serait parvenu à imiter le travail de la montre de Kérolé, aussi passait-il tout son temps à en étudier le mécanisme; mais il ne gagnait rien; mais la misère venait dans la famille, et la pauvre femme de Bernoc effrayée des résultats que produisait l'état de son mari, plaça son fils en apprentissage chez un de ses parents, ouvrier en soie. Bien des années s'écoulèrent et Bernoc étudiait toujours la montre du moine, et toujours il consommait le peu de ressources de sa famille et ses propres forces à des tentatives infructueuses. Il y avait vingt-cinq ans que ce malheureux se desséchait ainsi, étranger et comme insensible à tout ce qui se passait chez lui; son fils s'était marié sans qu'un sourire fût venu accompagner son consentement à cette union; deux ans plus tard, sa femme était morte, et il avait vu son agonie d'un œil sec; toujours cette montre fatale était entre ses mains et sous ses yeux; pour elle seule, il s'animait. Cette singulière existence avait attiré l'attention des voisins, et dans tout le quartier des Jacobins, on montrait Bernoc au doigt comme un réprouvé; la triste influence du préjugé rejaillit même sur sa famille, son fils ne trouvait de l'ouvrage que dans les temps de presse; aussi la faim était-elle souvent dans ce triste ménage repoussé de tous, sans amis, sans consolateurs.

Enfin, arriva le 13 mars 1755; il était onze heures de la nuit, la famille Bernoc endormie oubliait les misères du jour. Le père seul veillait derrière son paravent à la faible lueur d'une lampe : pour la millième fois au moins, il calculait les proportions des petites boules de la montre modèle, lorsqu'une secousse extraordinaire fait remuer les outils épars sur son établi, en même temps un affreux rire éclate à son oreille; Bernoc se retourne et voit le moine Kérolé debout derrière son siège. — Hé bien!

maître Bernoc, où en est votre ouvrage? — Le malheureux vieillard ne put que trembler et pâlir sous l'horrible regard du moine....

Le lendemain à leur réveil, les enfans de Bernoc ne trouvèrent plus ni leur père, ni sa montre, ni ses outils d'horlogerie....

A. F.

## Le Fou.

ROMANCE TIRÉE DU DRAME, *Le Fou de Scheveningen*, ET DÉDIÉE

A ADOLPHE NOURRIT.

Entendez-vous la cloche du village  
Sonnant l'heure de mon bonheur?  
Le ciel est pur et sans nuage,  
Pur... comme l'est mon cœur!  
Regardez donc; c'est elle qui s'avance,  
Tenant son père par la main,  
C'est ma fiancée... Echo, silence!  
Car blanche fleur pare son sein!  
Mais qu'aperçois-je? Un char brûle la terre...  
J'entends de tous côtés les éclats du tonnerre!  
Ah! oui, je m'en souviens... C'est lui qui l'emporta...  
Passant, témoin de ma colère,  
As-tu vu Margarita?

Mes chers amis, c'est là quand sur sa bouche  
Je déposais tendre baiser;  
Là, son regard qui tant me touche  
Descendait m'embraser...  
Oh! quels accens ont ébranlé mon ame!  
Oui... c'est lui... l'orgue harmonieux  
Qui va lancer ses traits de flamme  
Et chanter mon hymen joyeux...  
Je tremble... ô Dieu!... ma tête est délirante...  
J'ai vu fuir devant moi son image énivrante...  
A pareil jour, je crois, elle m'abandonna!...  
Passant, arrête l'inconstante;  
Oh! rends-moi Margarita!

Oui... sa blancheur et ses yeux sont les mêmes,  
Je me trompais, elle est à moi!  
Mon ange, oh! redis que tu m'aimes!  
Puis-je vivre sans toi?...  
Ah! réponds donc à ton ami fidèle  
Qui t'a consacré son amour,  
Pars avec moi... la nuit est belle,  
Fuyons... nous rirons au retour.  
Rien... un lit seul... des cris et puis des larmes:  
Le traître, il va la tuer pour posséder ses charmes.  
Malheur, trois fois malheur à lui qui l'enleva!...  
Bon passant, prête-moi tes armes  
Pour venger Margarita.

ALPH.

## Un bon Déjeûner.

Je viens de déjeûner chez un traiteur, dont j'aurai la discrétion de taire le nom et l'enseigne : les plats qu'on m'a servis étaient fort mauvais, et cependant j'ai fait un excellent déjeûner. Je m'explique.

Rappelez-vous ces mots de l'évangile : *Non ex pane solo vivit homo, sed...* Je me suis nourri de bonnes paroles, que j'ai écoutées avec attention, avec recueillement. Je vais les écrire, comme sous la dictée.

Quatre messieurs et un enfant de cinq ans sont assis à une table voisine de la mienne. L'un d'eux, âgé de plus de soixante ans, ancien militaire, décoré, est le grand père de l'enfant : « Vous paraissez bien aimer votre petit-fils, lui dit un des convives. » — Si je l'aime, répondit-il !.. « Il m'a sauvé la vie, ajouta-t-il en baissant la voix. » — « Comment cela ? » — « C'est ce que je vous raconterai tout à l'heure. » —

Curieux d'apprendre comment un petit enfant avait sauvé la vie à un vieillard, j'attendis impatiemment l'arrivée de la poire et du fromage sur la table de ces messieurs.

« Nous y voilà. Racontez-nous votre histoire. » — « Oui ; éloignons d'abord mon fils... Va, mon enfant, t'amuser à l'autre bout de la salle ; jette des boulettes au petit chien... Vous comprendrez, Messieurs, pourquoi je ne veux pas qu'il entende cette histoire. »

« Son père est mort, il y a quatre ans. Vous vous rappelez mon fils : il fût devenu le premier avocat de France. Sa femme venait de mourir en couches de ce pauvre enfant. Huit jours après, mon fils, malgré son chagrin et sa santé affaiblie, voulut défendre un accusé politique, à Paris ; il le sauva, bien entendu ; mais il se brisa un vaisseau dans la poitrine, il mourut dans la journée. Je restai seul chargé de l'orphelin. Mon désespoir fut terrible ! Mon fils, qui en peu d'années se fût illustré et eût acquis une grande fortune, mourir si jeune !... Je crus que je deviendrais fou.

Je le devins en effet ; quoique je ne fisse pas ce que l'on appelle des actes de folie, pendant deux heures je fus réellement privé de l'usage de ma raison : car je résolus de me tuer. Je pris mon parti, tout froidement ; je me jugeais très-sage et je croyais bien raisonner : « Mon fils est mort, donc il faut que je meure ! »

« Quand je pense à ce moment là, qui m'est toujours présent, je reste convaincu que le suicide est un acte de folie. » —

« Cependant, Monsieur, ... » interrompit un des convives, à mon grand mécontentement, car je craignais qu'une discussion ne retardât le dénoûment de ce récit qui m'intéressait. Le vieillard reprit :

« Ne discutons pas là dessus. Approuvez le suicide de Caton, ou de tel autre héros ; excusez l'homme qui se donne la mort pour échapper à des douleurs intolérables et incurables ; qu'un condamné avale du poison pour

se soustraire à l'échafaud ; je vous l'accorde. Mais moi ? j'étais réellement fou. Comment ?... parce que mon fils, mon pauvre fils était mort, je voulais que son fils restât sans appui ? Je vous le répète : le suicide est une folie pour l'homme qui a un père, un fils, ou un petit-fils, un frère, ou seulement un ami.

« Dans cet accès de mon cerveau égaré, je restais parfaitement calme : mes affaires étaient en règle, je n'avais pas de testament à faire ; je chargeai tranquillement mes pistolets... J'allais me tuer, lorsque l'enfant poussa de grands cris dans la chambre voisine ; je déposai mes pistolets, et j'allai voir le pauvre petit. Il avait de violentes coliques, qui furent suivies de convulsions. La raison me revint : je compris que je serais un infâme d'abandonner le fils de mon fils. Craignant cependant un second accès, j'enfermai mes pistolets dans mon secrétaire ; je remis la clef à la nourrice, en lui disant de me la garder jusqu'au lendemain. La précaution était inutile : la seule phrase que je me répétais pendant toute la nuit fut : Je dois vivre pour cet enfant !

« Et voilà comment il m'a sauvé la vie. » —

Le vieillard appela l'enfant, le prit sur ses genoux, le baisa sur les deux joues, mais sans le serrer dans ses bras. Je crois qu'il fit un effort sur lui-même pour ne pas s'attendrir. Pendant son récit, aucune émotion n'avait paru sur son visage. Ce calme, cette force de caractère produisirent sur moi plus d'effet que si sa voix eût tremblé, si ses yeux se fussent mouillés.

Il avait remarqué que j'étais plus ému que lui ; ses autres auditeurs étaient restés presque impassibles. En sortant, il me salua. Je me levai ; je ne sais ce qui me retint : j'aurais voulu lui demander un serrement de main.

Si vous croyez que j'ai inventé ce trait, je vous remerciai de la bonne opinion que vous avez de mon esprit et de mon cœur ; mais, je l'affirme, je suis historien exact : je ne crois pas avoir changé deux mots dans les paroles que j'ai citées. Je répète que ce récit m'a vivement touché : cette déclaration lèvera tous vos doutes sur ma véracité. Je n'aurais pas la sotte fatuité de déclarer que je trouve très-intéressante une histoire de mon invention.

C..... Z.

## GYMNASE.

### BÉNÉFICE DE CÉLICOURT.

M. Célécourt est bon père, bon époux, souvent comédien original, il ne pouvait manquer d'être heureux bénéficiaire ; aussi mardi dernier, le Plutus dramatique a-t-il versé sur lui ses délicieuses faveurs, la salle était comble : il faut dire aussi que le papa Célécourt avait usé d'adresse dans le choix de son spectacle ; d'abord *Camilla*, vaudeville de Scribe, joli petit tableau intérieur, un peu froid il est vrai, mais rempli de ces mots heureux, de ces ré-

flexions délicates qui font passer tant d'invéraisemblances Scribéiennes; au surplus, le fond de cette pièce est bon, il y a de la nature dans les portraits. Un frère mauvais sujet, mais non sujet méchant, a une sœur qui se dévoue pour couvrir ses folies et pour lui ménager un heureux mariage avec la sœur de sir Edward qu'elle aime elle-même; dans son amitié fraternelle, Camilla laisse peser sur sa conduite des soupçons assez graves sans dévoiler la position de son frère, elle souffre qu'on l'accuse de dissipation, de coquetterie et de dissimulation; elle s'expose de plus à perdre l'amour d'Edward. Mais tant de vertu ne peut rester aussi injustement méconnue; sir Edward, tout en renonçant à Camilla pour épouser sa cousine, l'aime cependant assez encore pour ne pas souffrir qu'elle reste ainsi tourmentée par des embarras pécuniaires; il s'adresse au frère son ami, lui révèle avec ménagement les désordres de sa sœur, l'engage à lui faire de sérieuses observations, et lui remet un portefeuille dont le contenu doit liquider toutes ses dettes; cette scène, où le mauvais sujet de frère croit que sa sœur a fait de son côté ce qu'il faisait du sien, est parfaitement rendue par Rousseau et Henry; celle qui suit entre celui-ci et Camilla est encore d'un excellent comique. M<sup>me</sup> Herdliska a joué avec un naturel et une simplicité de véritable bonne sœur, le rôle de Camilla; Henry est un étourdi du meilleur genre, son jeu vif et soutenu a donné à ce vaudeville un peu froid une action qui en a déterminé le succès. Il semble que les acteurs qui doivent nous quitter tiennent à se faire regretter; la manière dont Henry et Rousseau ont joué dans *Camilla* en est une preuve.

Venaient ensuite *les Chauffeurs*, mélodrame pris sur le titre, annoncé avec un nouveau dénouement; qu'est-ce que ce nouveau dénouement? Qui en est le coupable?.. Jusqu'à présent nous l'ignorons, mais il va à la pièce comme une couture de fil blanc sur un habit noir: nous rendrons compte de tout incessamment, constatons seulement aujourd'hui que ce drame bien joué par Danguin, Jules, Cécicourt, M<sup>mes</sup> Danguin et Herguez aurait eu un succès d'estime sans ce diable de dénouement nouveau.

*Les Noces de Gamache* sont venues clore gaiement la soirée; Charrière et Berthier ont fait pouffer de rire; Martin et M<sup>lle</sup> Elisa Guillermain ont dansé comme il dansent toujours, très-agréablement; M<sup>me</sup> Méjean a sauté avec Lerouge, et M<sup>lle</sup> Angélica a fait un gracieux acte de complaisance dont le public et le bénéficiaire lui ont su gré.

A ce soir le bénéfice de M<sup>me</sup> Dérancourt, à ce soir la foule au Grand-Théâtre. C'est M. Monval qui doit créer le rôle important d'*Hector de Saveuse*. Nous apprenons que ce jeune artiste dont nous avons toujours apprécié les bonnes dispositions et l'intelligence, doit quitter notre première scène à la fin de l'année théâtrale. Dans son séjour à Lyon, son répertoire s'est considérablement augmenté. M. Monval a rempli avec bonheur les principaux

rôles dans *Antony*, *Lucrèce Borgia*, *les Comédiens*, *Angèle*, *la Passion secrète*, etc. La bonne tenue et la figure de cet artiste qui a de l'avenir, doivent attirer sur lui l'attention de MM. les directeurs de théâtres, au moment du renouvellement de l'année.

## COURS

ANALYTIQUE ET PRATIQUE

### DE LANGUE FRANÇAISE ET D'ORTHOGRAPHE.

EN 25 LEÇONS.

Deux séances d'introduction, publiques et gratuites auront lieu successivement, rue Dubois n. 6.

La première, le dimanche 29 mars, à onze heures précises.

La seconde, le mercredi suivant.

Le cours d'enseignement sera ouvert le lendemain.

Le professeur exposera la méthode simple et rationnelle d'après laquelle il doit enseigner. Cette méthode entièrement libre des entraves qui encombrant toutes les grammairies, réunit à-la-fois le raisonnement et la clarté; mise à la portée de toutes les intelligences, elle convient surtout aux personnes qui ont à faire peu de sacrifices de temps et d'argent.

Le prix du cours, qui sera fixé à la première séance, ne sera exigé par le professeur qu'après qu'il aura été reconnu à la majorité, que les élèves ont réellement profité des leçons.

Le prix du cours sera versé d'avance entre les mains d'un notaire.

Un cours séparé, également ouvert le jeudi 2 avril, sera spécialement consacré aux dames.

On souscrit au bureau du journal *l'Épingle*, rue de la Préfecture, n° 6.



## ANNONCES.

### RESTAURANT.

GRANDE RUE MERCIÈRE, N° 56, AU FOND DE L'ALLÉE.

On sert à toute heure à la carte et au prix fixe: dîner à un franc vingt centimes, composé de potage, trois plats, dessert, demi-bouteille, pain, et à un franc cinquante centimes, la bouteille entière; déjeuner à quatre-vingt-dix centimes, composé de potage, deux plats, demi-bouteille et pain. On loue des chambres garnies au jour et au mois; on donne des cabinets aux sociétés qui veulent être séparées, et on reçoit des pensionnaires.

### AVIS AUX CONTRIBUABLES.

Le sieur Benoît a l'honneur de prévenir MM. les contribuables, qu'il continuera de leur fournir, pour 1855, tous les renseignements dont ils auraient besoin, et qu'il se charge de la rédaction de leurs demandes, soit pour les opérations cadastrales, soit pour les impositions FONCIÈRES, MOBILIÈRES et les PATENTES.

Ses bureaux sont ouverts tous les jours depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir. Quai de Retz, n. 56.